

Le sens, le sensible, le réel

Essais de sémiotique
appliquée



Anne Hénault (dir.)

ISBN : 979-10-231-3693-7

Audrey Moutat · Perception et signification : pour une problématisation de la sémiologie perspective

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES



Le sens, le sensible, le réel est le résultat de plusieurs rencontres de chercheurs qui se sont déroulées à l'abbaye de Royaumont, avec l'objectif de faire le point sur l'évolution de la pratique sémiotique, depuis la disparition du fondateur de l'École sémiotique de Paris, A. J. Greimas. Sa fameuse *Sémantique structurale* (1966) avait, d'emblée, fixé des règles qui avaient bouleversé l'approche des significations, jusqu'alors cantonnée au domaine verbal : « C'est en connaissance de cause que nous proposons de considérer la perception comme le lieu non-linguistique où se situe l'appréhension de la signification. » La sémiotique « se reconnaît ouvertement comme une tentative de description du monde des qualités sensibles ».

Plusieurs des premiers continuateurs de cette aventure fondatrice se sont associés à de jeunes chercheurs pour proposer ces « Essais de sémiotique appliquée » qui constituent la pointe avancée de la sémiotique post-structurale. Ils concernent de nombreux domaines du sensible, *naturels* ou *culturels* (de la musique à la biologie), et demeurent cependant unifiés par la théorie puissante développée par l'École de Paris.

On sera toutefois surpris d'observer comment, sous l'emprise du sensible, l'expression de ces travaux – rigoureusement fidèle à la théorie d'ensemble sans prétendre à des vues définitives – se fait limpide et sensuelle, loin des arides calculs de la sémiotique narrative.

34€

979-10-231-0632-9



LE SENS, LE SENSIBLE, LE RÉEL

Anne Hénault est spécialiste des sciences du langage, professeur émérite à Sorbonne Université et vice-présidente de l'Association internationale de sémiotique. Elle travaille sur l'épistémologie de la sémiotique et a publié *Les Enjeux de la sémiotique* (2012), *Histoire de la sémiotique* (1997), *Le Pouvoir comme passion* (1994). Elle a dirigé *Questions de sémiotique* (2002) et *Ateliers de sémiotique visuelle* (2004). Elle est également l'auteur de nombreux articles.

Pour la sémiotique des formes signifiantes, le miroir des pierres qu'offre le site de Gavrinis aux écritures de la mer sur le sable, a valeur de question et même de démonstration.

1^{re} de couverture

Christine Delcourt, *Petits plis, mouvements de l'âme et de la mer*

4^e de couverture

Cliché Illés Sarkantyu

« [...] ce qui distingue le monument de Gavrinis de tous les dolmens que j'ai vus, c'est que presque toutes les pierres composant ses parois sont sculptées et couvertes de dessins bizarres. Ce sont des courbes, des lignes droites, brisées, tracées et combinées de cent manières différentes. Je ne saurais mieux les comparer qu'au tatouage des insulaires de la Nouvelle-Zélande [...]. Parmi une multitude de traits qu'on ne peut regarder que comme des ornements, on en distingue un petit nombre que leur régularité et leur disposition singulière pourrait faire ressembler à des caractères d'écriture. [...] Il y a encore des chevrons, des zigzags, et bien d'autres traits impossibles à décrire. » (Prosper Mérimée, *Notes de voyage dans l'Ouest de la France*, 1836.)

Maquette de couverture

Atelier Papier

Anne Hénault (dir.)

avec la collaboration de Denis Bertrand, Jean-François Bordron,
Verónica Estay Stange et Maria Giulia Dondero

Le sens, le sensible, le réel

Essais de sémiotique appliquée

Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Sorbonne Université Presses, 2019, 2023
ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0632-9

Mise en page 3d2s/Emmanuel Marc Dubois (Paris/Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

DEUXIÈME PARTIE

**Le sensible :
figurativité et perception**

PERCEPTION ET SIGNIFICATION :
POUR UNE PROBLÉMATISATION DE LA SÉMIOSE PERSPECTIVE

Audrey Moutat
Université de Limoges, CeReS

Le monde sensible et la perception sont au cœur des préoccupations des hommes depuis l'Antiquité grecque où ils ont suscité un vif engouement intellectuel, en particulier dans le cercle philosophique. De Platon à Merleau-Ponty, en passant par Aristote, nombreuses ont été les réflexions menées sur la signification incarnée dans nos perceptions. C'est donc tout naturellement que la sémiotique s'est à son tour infiltrée dans cette brèche programmatique, afin d'en soulever les problématiques fondamentales : pourquoi percevons-nous ? En quoi consistent nos perceptions ? Comment le monde sensible peut-il prendre sens pour nous et surtout, en quoi peut-on dire que la perception constitue un acte sémiotique ?

Ces interrogations non spécifiquement liées à la sémiotique appellent à une réflexion pluridisciplinaire, notamment sur la détermination du lieu commun capable d'assurer la médiation entre la perception et sa description. Mais avant de déterminer cette communauté d'organisation (réflexion que nous réservons à un autre travail), il convient d'abord de revenir sur cette instance perceptive afin de déterminer sa structure et d'en comprendre l'organicité. Or une telle entreprise implique une première interrogation, celle du statut sémiotique du monde naturel : en quoi peut-il être envisagé comme une structure signifiante, et comment se manifeste-t-elle ? Partant des quelques voies sémiotiques ouvertes sur le monde naturel et la perception, dont nous évaluerons la portée pour notre problématique, nous proposons de déterminer le fonctionnement et l'articulation de la sémiose perceptive avant d'en souligner la dynamique et le caractère profondément instable.

Cet article n'a pas la prétention de mettre au jour la sémiotisation de l'expérience sensible par des propositions novatrices, mais vise plutôt à faire le point sur ses quelques particularités développées jusqu'à aujourd'hui et à pointer du doigt certaines difficultés et problèmes afférents qu'elle soulève.

1. LE MONDE NATUREL, UNE STRUCTURE SIGNIFIANTE

Investir un champ aussi problématique que celui d'une sémiotique du monde naturel et de la perception nécessite avant tout la définition du cadre conceptuel dans lequel nous travaillons. Pour cela, nous proposons de remonter à quelques fondamentaux sémiotiques en nous interrogeant tout particulièrement sur ce qui détermine la nature du *monde naturel*. Un retour sur la première définition que lui consacre le *Dictionnaire* de Greimas et Courtés nous permettra d'en saisir les spécificités et de faire émerger les problématiques centrales qui lui sont liées :

Nous entendons par monde naturel le *paraître* selon lequel l'univers se présente à l'homme comme un ensemble de qualités sensibles, doté d'une certaine *organisation* qui le fait parfois désigner comme « le monde du sens commun ». Par rapport à la structure « profonde » de l'univers, qui est d'ordre physique, chimique, biologique, etc., le monde naturel correspond, pour ainsi dire, à sa structure « de surface » ; c'est, d'autre part, une structure « discursive » car il se présente dans le cadre de la *relation sujet/objet*, il est « l'énoncé » *construit* par le sujet humain et déchiffable par lui. On voit ainsi que le concept de monde naturel, que nous proposons, ne vise rien d'autre si ce n'est de donner une interprétation sémiotique plus générale aux notions de *réfèrent* ou de contexte extralinguistique, apparues dans les théories linguistiques au sens strict¹.

Les premières lignes de cette définition inscrivent la question du monde naturel dans une perspective phénoménologique qui ne va pas sans soulever quelques interrogations. Le monde naturel renverrait d'abord au *paraître* de l'univers qui se présenterait au sujet humain sur le mode d'une donation de ses qualités sensibles (par opposition à l'objet en lui-même, doté de propriétés physiques, chimiques, biologiques...). Son existence serait ainsi soumise à la perceptibilité de ses objets et notamment à leur passage au crible des sens du sujet humain. Le monde naturel se présenterait donc comme un monde pour l'homme, dont la signification serait *construite* par une intentionnalité subjective – une conception réductrice du monde naturel qui assimile son *être* et par conséquent sa signification à l'*être perçu*, au risque de nous faire retomber dans l'archaïsme de l'anthropocentrisme.

Par ailleurs, si nous poursuivions un tel raisonnement, nous serions conduits à inférer que ce qui ne paraît pas, autrement dit ce qui ne peut être perçu par les sens des sujets humains, ne peut accéder à la signification, et doit rester un reliquat du substrat physique, chimique, biologique... du monde. Dès lors se

1 A. J. Greimas et Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* [1979], Paris, Hachette, 1993, p. 233.

dresserait un clivage entre structures du monde physique où certaines d'entre elles, ne pouvant recevoir de signification propre, resteraient à un état latent de désincarnation. Ce qui entre précisément en contradiction avec le principe de présupposition réciproque entre plans de l'expression et du contenu de la fonction sémiotique ; car s'« il n'y a pas de sens sans expression », précise Jean-François Bordron, « il n'y a pas non plus d'expression sans signification »².

Par ailleurs, si Greimas et Courtés définissent le monde naturel comme une structure discursive, un « énoncé » organisé, ils inscrivent cependant sa réalisation effective dans le cadre d'une relation intersubjective à laquelle il doit sa signification. Dès lors, le monde naturel ne se présenterait pas comme une structure signifiante en soi mais comme un ensemble « désincarné », un simple substrat dont l'organisation interne dépendrait uniquement du sujet percevant, alors opérateur de sémosis. Cette approche conceptuelle n'est pas sans poser problème quant à l'essence même du monde naturel : peut-il encore être qualifié de « naturel » dès lors que sa signification est construite et incarnée par l'instance qui le perçoit ? Et comment cette signification peut-elle prétendre à l'universalité, compte tenu des différences interindividuelles entre sujets percevants ?

Ainsi, ces premiers aspects problématiques en font pointer de nouveaux à l'horizon, et notamment une question de fond que soulève la conclusion de la définition proposée par Greimas et Courtés. Visant à donner au *réfèrent* « une interprétation sémiotique plus générale », leur entreprise appelle quelques interrogations concernant la nature de ce réfèrent : s'agit-il d'une donnée purement extéroceptive ? Se situe-t-il à l'interface sujet/objet ? Ou bien renvoie-t-il à une relation intersubjective ? Autant de questions qui nous poussent à présent à réévaluer le statut et la place à accorder respectivement aux instances sujet et objet dans la définition des propriétés du monde naturel.

Plusieurs propositions sémiotiques ont été formulées à l'égard de la problématique du monde sensible, offrant des éclairages aussi riches que contrastifs. Loin de nous l'idée d'en faire l'inventaire : nous proposons simplement de ne retenir que les approches dont les propositions nous permettront de situer notre cadre conceptuel et de définir notre position. C'est dans cette optique que nous convoquerons la théorie des modes du sensible de Jacques Fontanille et la sémiotique du monde naturel de Jean-François Bordron, dont les propos divergent quelque peu dès lors qu'il est question d'attribuer au monde naturel un quelconque statut sémiotique.

2 Jean-François Bordron, « Le statut sémiotique du monde naturel et la question de l'objet », *Nouveaux actes sémiotiques*, 110, 2007, p. 10 (en ligne : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/1572>, consulté le 20 janvier 2015).

S'appuyant sur les réflexions cognitives « expérientielles » de George Lakoff, Jacques Fontanille défend que le monde sensible ne peut accéder à la signification sans la médiation du domaine sensori-moteur et rattache ainsi la polarisation axiologique, à l'œuvre dans les discours, aux motions intimes de l'instance énonçante qui prend position dans le champ sensoriel : « le noyau sensori-moteur a surtout pour effet de structurer une orientation axiologique : la sensori-motricité, en l'occurrence, nous permet d'éprouver les effets euphoriques et dysphoriques des aléas de l'humeur comme une projection sur une structure spatiale³. »

248

Cette hypothèse fédératrice trouve son point d'ancrage dans la particularité des signifiants sensoriels de ne pouvoir être saisis que dans leur devenir, dans une transformation qui fait émerger leurs différences. Position que l'on retrouve également chez Henri Bergson, pour qui la sensation est intelligible comme commencement d'une dynamique, inauguration de l'imprévisible ; ou encore chez Jean-François Bordron, qui attribue la production du sens à une variation intentionnelle faisant surgir les différentes esquisses de l'objet : « le sens ne peut être qu'une modification du rapport intentionnel faisant apparaître un écart. Une esquisse n'est telle que parce qu'elle se distingue d'au moins une autre⁴. »

Or si, pour Bordron, ce sens correspond à une modification du « rapport intentionnel tel qu'il s'exprime à même l'objet⁵ », Fontanille se distingue au contraire en rattachant cette transformation au corps du sujet percevant. Il attribue en effet l'appréhension de ces changements et l'émergence de la signification aux motions intimes, engendrées par la perception des objets du monde naturel, qui produisent un mouvement relatif du corps propre :

Comme tout autre phénomène signifiant, ceux qui ont trait à la sensorialité ne peuvent être saisis que dans leur devenir, dans une transformation qui les fait devenir autres, différents, opposables les uns aux autres : or, dans le domaine sensoriel, et dans le rapport entre le corps et le monde, voire entre le corps et soi-même, le changement ne peut être saisi qu'à travers un mouvement relatif au corps : dans l'espace, dans le temps, dans le corps, hors du corps, ou même entre l'intérieur et l'extérieur du corps. [...] [T]oute saisie sensorielle est une saisie du mouvement, qui accompagne, précède ou provoque le mouvement, et qui, par conséquent est d'abord une sensation de la chair et du corps en mouvement⁶.

3 Jacques Fontanille, « Modes du sensible et syntaxe figurative », *Nouveaux actes sémiotiques*, 61-62-63, 1999.

4 Jean-François Bordron, « Le statut sémiotique du monde naturel et la question de l'objet », art. cit.

5 *Ibid.*

6 Jacques Fontanille, « Modes du sensible et syntaxe figurative », art. cit.

Dans cette perspective, le monde sensible accède à la signification par une fonction sémiotique où le corps en mouvement s'avère être l'opérateur d'une sémosis qui procède à l'actantialisation et à la modalisation de la relation au monde. La production de la signification dépend précisément de schèmes sensibles et de l'intentionnalité incarnée dans les mouvements du corps propre à partir desquels se développent en discours des systèmes de valeurs : « la signification des modes sensoriels ne peut advenir qu'à partir des sensations "proprioceptives", et notamment les "motions" de la chair et du corps propre⁷ ». La connexion sémosique entre les deux plans du langage opère par la médiation du corps du sujet percevant où la sensori-motricité, reconnue comme un mode sensoriel au même titre que la vue ou le toucher, fonde la polarisation axiologique des modes du sensible. La constitution des systèmes de valeurs exprimés en discours repose ainsi sur les motions intimes de la chair et les déplacements du corps propre, ou de ses « segments », suscités par la perception des schèmes sensibles des objets du monde naturel.

La schématisation de la sensorialité que propose Fontanille est donc d'ordre syntaxique et se fonde sur une relation intersubjective donatrice de sens. La conversion des ordres sensoriels en modes sémiotiques du sensible est effectuée grâce au déploiement d'une syntaxe polysensorielle dont les critères reposent sur la définition du champ du discours comme champ positionnel, où la présence de chaque mode du sensible serait évaluée par rapport à une position de référence, celle de l'instance du discours, érigée en centre générateur et organisateur du domaine. Les syntaxes figuratives des ordres sensoriels se définiraient ainsi en termes d'*effets* de champ positionnel, d'*effets* actantiels, modaux et axiologiques. D'où la typologie des *champs* sensoriels qu'avance Fontanille, fondée non seulement sur la typologie des *ordres* sensoriels, mais également sur l'ensemble du domaine sensori-moteur et proprioceptif, distinguant ainsi les champs *transitif, réfléchi, réversible, débrayé, réciproque*...

Or le cas de la dimension olfactive (champ quantifié et réciproque) se révèle particulièrement intéressant dans la mesure où il marque une perturbation de l'organisation interne du champ sensible et vient, de ce fait, problématiser l'orientation de l'acte perceptif. Fontanille observe en effet que l'odeur offre la particularité d'inverser la polarisation du champ de présence, sa direction n'étant plus orientée de la cible vers la source, mais de la source olfactive vers la cible percevante. Contrairement aux autres ordres sensoriels tels que le toucher ou la sensori-motricité, le point de référence du champ perceptif ne revient pas au corps percevant, mais au corps odorant lui-même. Par conséquent, si le centre générateur et organisateur du domaine est doté d'une intentionnalité,

7 *Ibid.*

cette inversion de la polarisation du champ de présence doit alors être envisagée comme la manifestation d'une certaine intentionnalité de l'odeur au sens où Bordron l'entend : « C'est ce mouvement que nous comprenons comme le contenu dont le noème est l'expression⁸ ». En d'autres termes, les objets exprimeraient leur propre perceptibilité à travers leurs différents aspects perceptifs (noème chez Bordron), condition du rapport intentionnel à l'objet :

Les objets ne prennent pas sens en vertu des rapports intentionnels qui les lient aux sujets mais, bien au contraire, le rapport intentionnel est ce qui est signifié par l'objet en tant que noème ou icône. On pourrait dire, en renversant la formulation kantienne, que *l'objet anticipe sa perception* dans la mesure même où ce qu'il signifie comme expression n'est rien d'autre que sa constitution subjective comme contenu⁹.

250 Cette propriété du champ olfactif s'impose donc comme un cas particulier de la théorie développée par Fontanille, qui nous invite à remettre en cause la dissymétrie de l'acte intentionnel pour envisager, à côté de cette indéniable intersubjectivité, une « interobjectivité¹⁰ » grâce à laquelle les objets du monde naturel peuvent se comporter comme de véritables plans de l'expression d'une sémiologie perceptive. Nous rejoignons ici la thèse défendue par Bordron, déjà soutenue par la dernière philosophie de Merleau-Ponty, selon laquelle sujet et objet seraient impliqués dans un rapport de « serpentement¹¹ » ; thèse qui, de ce fait, invalide l'argument d'une intentionnalité unilatérale, et nécessairement subjective. S'infiltrer dans cette brèche offre ainsi la possibilité de mettre un terme au « harcèlement » des objets par les sujets. Car si la dimension subjective ne peut être écartée de la perception, force est de constater qu'elle est avant tout motivée par les aspects perceptifs qu'elle appréhende, « vêtements incarnés (et intentionnels) de la chose¹² », nous dit Fontanille. Une particularité qui nous invite à poursuivre nos recherches sur la voie d'une sémiotique du monde naturel, et notamment sur ces fameux « aspects perceptifs » des objets.

La perception, véritable maillage sémiotique

Mais avant d'en arriver à ce nouveau point d'articulation de notre réflexion, reste à évaluer la place à accorder aux propositions de Jacques Fontanille dans le processus de genèse de la signification sensible.

8 Jean-François Bordron, « Le statut sémiotique du monde naturel et la question de l'objet », art. cit.

9 *Ibid.*

10 *Ibid.*

11 *Ibid.*

12 Jacques Fontanille et Jean Fiset, « Le sensible et les modalités de la sémiologie : pour un métissage théorique », *Tangence*, 64, 2000, p. 78-139, not. p. 117.

Car si la sémiotique du corps permet de jeter un pavé dans la mare de la sensorialité et nous offre, par ailleurs, des éclairages intéressants sur l'énonciation sensorielle, elle semble, à notre sens, ne constituer qu'un versant sémiotique d'un complexe plus vaste. Nous proposons en effet de définir la sémiotique de la perception comme un vaste complexe sémiotique qui articule et entremêle différentes structures de signification. Et c'est précisément là que se situe toute la complexité du problème : quelle place accorder aux motions intimes et aux évaluations hédoniques qui constituent respectivement des *effets* générés par des causes sensibles et des *interprétations* sur le ressenti des sujets ? Et dans ce vaste système signifiant que semble recouvrir le champ perceptif, où trouver les points d'articulation entre les différentes connexions sémiotiques ?

Ces problèmes semblent avant tout liés à des phénomènes de décrochages sémiotiques générés par un déplacement de l'opérateur de sémiologie. L'expérience perceptive s'effectue en effet selon un déroulement aspectuel au cours duquel se renégocient en permanence les places assignées aux instances sujet et objet. Il y a d'abord le phénomène perceptif, essence de la sensibilité qui se présente, advient, apparaît de lui-même dans le champ sensible à travers différentes propriétés sensibles. Ces structures phénoménales sont quasi immédiatement intériorisées par le corps percevant qu'elles affectent, puis imprégnées par les représentations sociales, symboliques et imaginaires qui déplacent la sphère du sens, de la sensation au sentiment sensible. Cette déviance se caractérise également par une conversion de l'information sensorielle en un « théâtre de représentation, peuplé d'expériences, d'affects, d'images¹³ », lié à l'activité du corps propre. Articulé en trois phases majeures (phénomène, affection somatique, interprétation du ressenti), ce déroulement aspectuel se voit marqué par une intellectualisation progressive de l'événement sensible initial, une « contamination » de la *phusis* par le *logos*, pour reprendre la terminologie employée par Jean-Claude Coquet, en mouvement orienté de l'anté-prédication à la subjectivation des percepts qui nous laisse entrevoir la possibilité d'un parcours génératif de la signification sensible. Or, comme il en est déjà le cas pour le parcours génératif greimassien, se pose la question de l'articulation entre les niveaux qui, en l'occurrence, présentent une complexité d'autant plus grande qu'il s'agirait déjà d'articulations sémiotiques (du moins pour l'approche corporelle développée par Fontanille).

Dès lors, plusieurs pistes de recherches sont à explorer, parmi lesquelles la réévaluation du monde naturel et des phénomènes sensibles qui s'y manifestent en vue d'attester leur statut sémiotique. Notre projet vise ainsi à réfuter tout

13 Jean-Jacques Boutaud, *Le Sens gourmand. De la commensalité, du goût, des aliments*, Paris, J.-P. Rocher, 2005, p. 117.

postulat assignant à la sensorialité un statut de « non langage », de « sémiotique monoplane en attente d'une énonciation pour faire sens¹⁴ » mais tâche de montrer que cette sensorialité est, au contraire, une structure énonciative dont l'organisation est indépendante d'une quelconque instance subjective. Réaffirmer ce statut sémiotique du monde naturel par la mise au jour d'une sémiose perceptive au cœur du phénomène permettra également d'identifier ses propriétés intrinsèques et d'envisager les points d'articulations inter-mimésiques avec le système élaboré par Fontanille. Ce qui serait intéressant, en effet, c'est de voir s'il existe des points de passage possibles entre les différentes articulations sémiosiques manifestées à chaque phase du processus de perception : comment la sémiose perceptive située au cœur du phénomène lui-même peut-elle s'articuler avec celle qui opère à l'intérieur du corps ? Existe-t-il des conversions possibles grâce auxquelles nous passons du phénomène à la conceptualisation des affections somatiques qu'il engendre ?

252

Bien évidemment, ce projet est d'une ampleur telle qu'il est inconcevable, à ce jour, de lui apporter des éléments de réponse fiables. Contentons-nous pour le moment de revenir sur les structures phénoménales, car ce sont précisément leurs formes et les propriétés qu'elles articulent qui sont à l'origine des affections somatiques et constituent, de ce fait, le premier maillon de la chaîne perceptivo-cognitive que nous avons esquissée.

2. NOUVELLES CONSIDÉRATIONS SUR LA SÉMIOSE PERCEPTIVE

Reconnaître une dimension sémiosique à la perception, c'est conférer au monde naturel un statut sémiotique, autrement dit postuler l'origine de la signification dans la perception. Reste à déterminer la teneur de cette articulation sémiosique, notamment par l'identification des plans de l'expression et du contenu qu'elle engage.

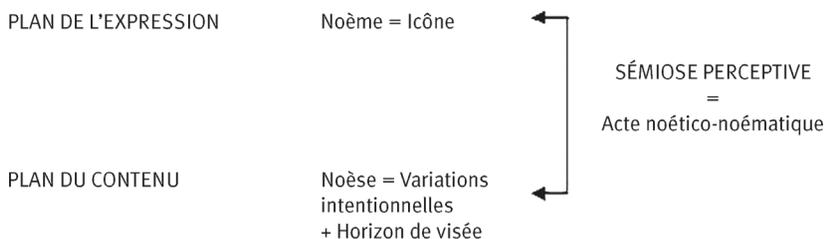
Si les observations formulées *supra* nous ont éclairés sur certains points, il nous reste cependant à comprendre comment peut opérer une sémiose perceptive qui admette les objets du monde naturel comme plan de l'expression. C'est ce à quoi s'évertuent les travaux de Jean-François Bordron qui, bien que ne pouvant faire toute la lumière sur son organisation complexe, parviennent à en définir les principes élémentaires.

S'il ne conteste pas l'existence d'une intersubjectivité donatrice de sens, Bordron souligne néanmoins la nécessité de considérer un second aspect du problème, celui d'une interobjectivité à partir de laquelle les objets parviennent à se comporter comme un plan de l'expression ; considération qui implique

14 Jacques Fontanille, « Modes du sensible et syntaxe figurative », art. cit.

une remise en cause de la notion d'intentionnalité, trop souvent admise, à tort, comme un acte unilatéral nécessairement orienté vers l'objet. C'est ainsi que Bordron convoque la théorie husserlienne du noème selon laquelle nous ne percevons pas des objets, mais seulement des esquisses de ces objets, dont la variation est elle-même porteuse de sens. Noème qui n'est pas à considérer comme le *Sinn* frégéen : il ne s'agit pas d'un mode de donation de l'objet, mais de l'expression d'un rapport intentionnel tel qu'il s'exprime à même l'objet, à l'interface S/O. Et c'est cette modification du rapport intentionnel faisant apparaître un écart qui permet de générer le sens. Dès lors que l'objet, en tant que noème ou icône, signifie le rapport intentionnel à son égard, on peut affirmer qu'il exprime sa perceptibilité et anticipe, par là-même, sa propre perception.

La sémiologie perceptive nous est ainsi donnée comme la confrontation de deux intentionnalités concurrentes, la manifestation des propriétés anté-objectives (icône) de l'objet qui anticipe et par-là même surdétermine la visée intentionnelle du sujet percevant :



Envisagée sous cet angle, la structure de la signification du monde naturel semble émerger d'elle-même, libérant les objets du joug des projections, investissements passionnels et autres interprétations.

Partant de cette articulation sémiotique, nous tâcherons de mettre en évidence les dynamiques internes du plan de l'expression à partir desquelles sont déterminées et régulées les variations intentionnelles du sujet percevant et grâce auxquelles le sens peut être construit.

Vers une reformulation du schématisme kantien

La formalisation de cette sémiologie appelle à différentes considérations : en quoi consiste l'acte perceptif ? Comment est-il déterminé ? Et surtout, comment fonder les variations intentionnelles sur fond de variations d'esquisses ?

La reformulation du schématisme kantien proposée par Umberto Eco apporte un premier élément de réponse. Pour Eco, l'expérience perceptive repose sur l'identification, la reconnaissance et la compréhension d'une forme, autrement dit d'une morphologie. Cette thèse vient reconsidérer le schème kantien non

plus comme fondé sur des relations spatio-temporelles réalisant des relations conceptuelles mais comme devenu un véritable dispositif configurationnel sur lequel se fonde toute représentation mentale de l'objet empirique. En effet, si les schèmes conceptuels se sont avérés opérationnels en ce qui concerne les concepts de l'intuition pure, ils demeurent insuffisants dès lors que nous nous tournons vers les concepts empiriques. C'est alors qu'Eco en propose une reformulation ; il affirme ainsi que c'est la reconnaissance de la forme de l'objet qui préside à son identification. En conséquence, si « le chien n'est pas compris et identifié (et reconnu) parce qu'il s'agit d'un mammifère, mais parce qu'il a une certaine forme¹⁵ », c'est que son schème conceptuel ne peut plus être tenu pour une simple information classificatoire. On constate ainsi que la formulation d'un schématisme propre aux objets empiriques nous invite à une reconsidération du schème lui-même ; il « ne consiste [plus] en *relations spatio-temporelles qui incarnent ou réalisent des relations proprement conceptuelles*¹⁶ », mais en une structure matricielle sur laquelle se fonde une représentation mentale de l'objet empirique dont il est le schème. Il semblerait donc que la forme, en l'occurrence visuelle, de l'objet soit le support de son identification.

Bien que la sémiotisation de l'expérience sensible que propose Eco aille à l'encontre de nos propositions sur le statut sémiotique du monde naturel (puisque'elle est ancrée dans l'intellect sous l'exercice du jugement perceptif), sa réflexion a la particularité, paradoxale j'en conviens, de se faire l'attestation désavouée de nos propres postulats ; à savoir que, d'une part, les objets du monde naturel régulent, sous forme d'esquisses perceptives, leur propre perceptibilité et conditionnent, de ce fait, les actes perceptifs du sujet percevant et que, d'autre part, ces esquisses, manifestées au niveau sensible, consistent précisément en des structures schématiques.

En effet, si la mise au jour des schèmes de l'ornithorynque que nous propose Eco fonctionne par tentatives renouvelées, c'est parce que l'objet de l'intuition sensible n'exprime sa phénoménalité que sous certains aspects et en dissimule d'autres, lesquels ne seront appréhendés qu'au cours des expériences ultérieures, mobilisant variablement les actes perceptifs des sujets qui les appréhendent.

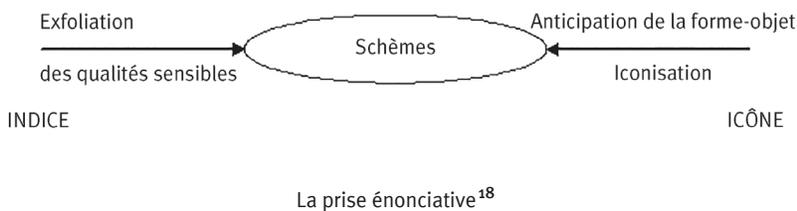
Autre point : si l'acte de perception consiste en l'identification et la reconnaissance de la forme d'un *quelque chose*, c'est que ce *quelque chose* présente déjà une forme sur laquelle opèrent les inférences perceptives. Dès lors, pour qu'il y ait reconnaissance de forme, il faut que cette forme existe déjà au niveau sensible et qu'elle soit organisée, articulée en ses différents constituants

15 Umberto Eco, *Kant et l'ornithorynque* [1997], trad. Julien Gayrard, Paris, Le Livre de poche, 2001, p. 122.

16 Propos tenus par Gilles Deleuze et cités par Umberto Eco, *ibid.*, p. 119.

spécifiques. Le perçu n'est donc pas un ensemble hétérogène, un simple divers sensible qui doit sa signification à une quelconque inférence perceptive, mais une structure organisée en forme-objet. S'il y a une reconnaissance d'objet, c'est parce que la configuration schématique de l'objet phénoménal (et non pas figurale, comme l'entend Eco) est adéquate aux structures schématiques correspondantes stockées dans la mémoire des sujets et acquises lors des perceptions antérieures.

Ce point nous permet de fournir une nouvelle définition du schème. Dès lors, il ne peut plus être envisagé comme un procédé général de l'imagination pour procurer à un concept son image (homogénéisation de la diversité sensible par l'exercice de l'entendement), mais comme un principe élémentaire de la construction sensible à partir duquel le divers s'organise en forme-objet. Ainsi, le schème détermine et organise la réalité phénoménale. La médiation n'opère donc plus entre sensible et intelligible, mais au sein de la dimension sensible elle-même. Le schème permettrait ainsi d'assurer la médiation entre le divers sensible, hétérogène et chaotique, et la forme-objet, ensemble homogène et coordonné à partir duquel l'objet exprime sa phénoménalité. C'est ce que Jean-François Bordron appelle la *prise énonciative*, ce moment « qui fait tenir ensemble la diversité sensible (la matière de la sensation) et la forme objet anticipée par le procès d'iconisation¹⁷ » :



Notre position est donc la suivante : nous envisageons le monde naturel comme une diversité sensible qui acquiert une forme et une réalité phénoménale par l'entremise d'un schématisme sensible. Structures complexes organisées en catégories distribuées par des schèmes, les objets du monde naturel se construisent et s'énoncent d'eux-mêmes, indépendamment des concepts d'objet et de sujet. Dès lors, ce schématisme s'impose comme un principe de construction dynamique des objets, qui opère en eux-mêmes, indépendamment de l'activité de l'entendement humain.

17 Jean-François Bordron, « Perception et énonciation dans l'expérience gustative. L'exemple de la dégustation d'un vin », dans Anne Hénault (dir.), *Questions de sémiotique*, Paris, PUF, coll. « Premier cycle », 2002, p. 639-665, not. p. 659.

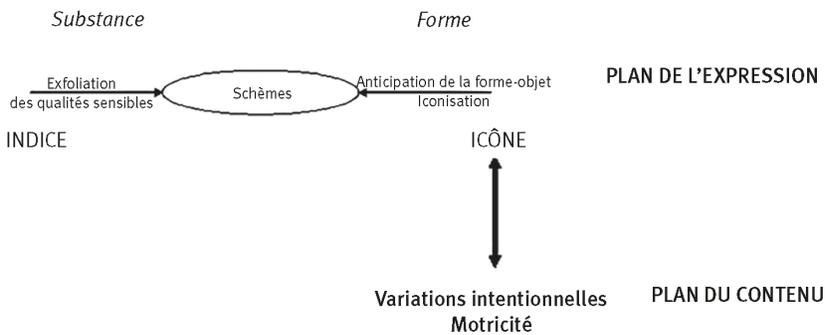
18 *Ibid.*

À cet égard, les catégories de la quantité et de la qualité, grandeurs respectivement extensive et intensive, déterminent un champ de présence, assimilable à celui que propose la sémiotique tensive de Jacques Fontanille et Claude Zilberberg, et au sein duquel se nouent diverses relations : un champ qui se déploie indépendamment de toute instance subjective et ne se rapporte à aucun objet sensoriel particulier.

Dans cette perspective, l'expérience sensible ne serait pas soumise à l'application de catégories déterminées *a priori* ou construites par l'entendement (comme le défendent respectivement Kant et Eco), mais consisterait plutôt en l'identification et la reconnaissance des catégories constitutives de l'objet phénoménal. Seconde phase de la perception (maillage de perceptif et d'intelligible, là où le *logos* s'approprie la *phusis*), cette reconnaissance de la forme phénoménale dépend des schèmes cognitifs présents dans la « boîte noire » de notre intellect, lesquels permettent la catégorisation et la conceptualisation des formes-objets perçues antérieurement. Dès lors, la reconnaissance de forme consiste en une adéquation schématique entre forme-objet et représentation mentale, cette dernière ne pouvant se fonder sur une reconnaissance préalable de l'objet, mais sur celle de sa structure iconique, autrement dit d'une morphologie déterminée par différentes catégories.

256

Ces nouvelles considérations sur le moment iconique et les catégories schématiques qu'il implique nous permettent ainsi d'enrichir nos propos sur la sémiologie perceptive déterminée *supra* en y inscrivant la prise énonciative comme le passage d'une substance de l'expression sensible à sa forme :



Reste à élucider un dernier point que le précédent schéma fait ressortir comme une évidence : nous avons évoqué, à plusieurs reprises, les divers mouvements intentionnels que les variations d'esquisses imposaient aux sujets percevants. La question qui se pose à présent est celle du fondement et du mode de manifestation de ces variations. C'est sur ce dernier point que nous achèverons notre réflexion.

Un premier élément d'explication tient à la dynamique de constitution au sein de laquelle s'inscrit la structure iconique. L'icône¹⁹, tel que le définit Jean-François Bordron, présente en effet une ontologie de forces, substances et flux dont la mise en forme catégoriale repose sur des actes de sémiotisation. La sensation, lieu d'une genèse procédant à la recréation du monde à chaque instant, confère à la sémiose perceptive un caractère dynamique profondément conjectural.

Les catégories investies dans la structure iconique opèrent des divisions sur des totalités extensives contenant en elles-mêmes le potentiel de leurs extensions. Ce substrat, entendu comme continuité spatiale et temporelle, anticipe le caractère dynamique (et tensif) de la forme à venir, « par le fait d'échapper à toute individuation dans une totalité » ; ce qui explique alors en quoi la sensation plastique est infiniment subtile. En outre, les problèmes soulevés par une telle schématisation sont également renforcés par la tension interne à la plasticité de la sensation, entre atomicité et extensivité. Ces tensions méréologiques internes à cet *a priori* matériel lui confèrent ainsi une profonde instabilité et le placeraient « en puissance de catégorisation ». Ces catégories, immédiatement disponibles, se présentent alors comme l'exfoliation d'un germe instable qui cherche à se stabiliser.

Ce qui nous conduit tout naturellement à notre second point d'explication des déterminations intentionnelles du sujet percevant : l'instabilité structurelle de l'icône. Celui-ci est fondé sur une genericité catégoriale dont les valeurs lui confèrent une spécificité grâce à laquelle il se différencie d'une autre structure iconique. Cette genericité catégoriale permet également de réduire la complexité phénoménale en l'articulant autour d'un noyau de catégories élémentaires : la quantité, la qualité et la relation. C'est cette iconicité ainsi établie qui m'a permis de dégager la structure schématique propre à chacune des phénoménalités olfactive et gustative²⁰. Si ces structures articulent les mêmes catégories élémentaires, les contenus

19 Rappelons que la théorie de Jean-François Bordron traite le mot *icône* comme un substantif masculin, selon un métalangage spécifique.

20 Audrey Moutat, *Du sensible à l'intelligible. Pour une sémiotique de la perception*, Limoges, Lambert-Lucas, 2015.

associés à ces dernières varient, en revanche, selon les phénoménalités en question. De telle sorte que les ramifications de chacune des catégories investies dans la structure iconique se voient variablement déterminées selon la phénoménalité (olfactive et gustative, en l'occurrence). À cela s'ajoutent des variations de valeurs associées à chaque catégorie de la structure iconique – une particularité qui joue un rôle considérable dans l'instabilité structurelle de l'icône, c'est pourquoi je vous propose de nous arrêter quelques instants sur ce point.

Une distinction préalable s'impose en effet entre structures iconiques génériques et spécifiques. La première renvoie à la forme canonique de l'icône d'un objet sensible particulier. Elle concerne donc un recouvrement idéal des esquisses de l'objet et incarne une morphologie transcendante (si l'on peut dire) liée à sa complétude.

258

Cependant, nous avons rappelé précédemment que le processus d'iconisation déterminait le procès d'exfoliation d'un *a priori* matériel. En ce sens, il se présente comme un germe en formation dont la réalisation complète n'est effectivement possible que selon un processus temporel bien particulier. Par conséquent, cette structure iconique transcendante est une forme générique totalement accomplie et idéale, qui incarne néanmoins l'advenir de son propre délitement.

En conséquence, même si elle parvient à trouver une certaine stabilisation (et nos travaux sur les structures iconiques manifestées dans le vin nous ont montré qu'il en était rarement le cas), la structure iconique contient en elle-même le potentiel de son éclatement dû à ses tensions méréologiques, celles-ci étant déterminées par les propriétés spatiotemporelles de la scène perceptive. L'instabilité de la structure iconique est donc renforcée par ses tensions internes, et notamment une dynamique tensile de nature temporelle. Ce qui explique que l'icône ne se stabilise qu'un bref instant pour se défaire aussitôt.

Ainsi la structure iconique générique est-elle à envisager comme le point ultime de son processus d'exfoliation, comme un recouvrement noématique complexe de toutes les esquisses de l'objet dont la stabilisation n'est que provisoire. Elle se situe dans un moment charnière entre ce qu'elle n'est plus déjà et ce qu'elle n'est pas encore. En d'autres termes, la structure temporelle de l'icône renvoie au temps de la constitution interne à la forme: l'enchaînement et/ou la superposition des esquisses sont différents aspects de cette continuité identitaire (dans le cas de la superposition d'esquisses, l'instabilité sera d'ailleurs plus forte).

De cette structure iconique générique se distinguent les structures iconiques spécifiques fondées sur des phénoménalités perçues. Dès lors, on observe

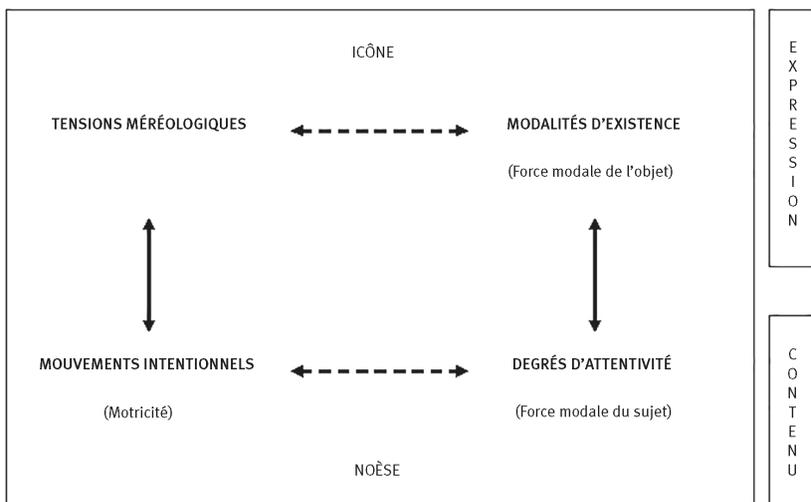
une altération de la structure iconique générique liée aux particularités du phénomène manifesté ; l'ensemble des ramifications présentes dans la morphologie canonique ne peuvent atteindre ici leur complétude.

Ainsi la structure iconique présente-t-elle un degré de stabilisation supérieur au substrat duquel elle émerge, mais sa complétude effective, dans une phénoménalité perçue, dépend du déploiement de ses esquisses. Ces dernières se manifestent selon des degrés de présence variables qui lui confèrent un caractère hautement instable. Dès lors, la structure iconique se présente comme une structure tensive où se manifestent des écarts différentiels entre structure canonique et effective ainsi que des degrés de présence variables entre les catégories investies. L'instabilité structurelle dont font preuve les occurrences iconiques n'est donc pas simplement conditionnée par la réalisation effective du processus aspectuel de leur construction, mais repose également sur les modalités d'existence qui affectent leurs microcatégories. Certaines d'entre elles se réalisent pleinement et affirment l'entière présence de leur *macrocatégorie* au sein de la structure, tandis que d'autres n'y sont pas actualisées. Cet écart différentiel entre modes d'existence organise la matrice iconique en champ de présence au sein duquel opèrent des phénomènes de dépendances internes non uniformes : une catégorie peut en effet jouer un rôle moteur dans la structure d'ensemble et contraindre le paramétrage de la dynamique interne des deux autres.

En d'autres termes, l'instabilité structurelle de l'icône est liée aux tensions internes du substrat sur lequel elle opère ainsi qu'aux propriétés temporelles de la construction iconique. Ce sont précisément des écarts différentiels qui modélisent le champ de présence et conditionnent les actes perceptifs du sujet. Les modulations des tensions méréologiques de la structure iconique régissent les variations intentionnelles du sujet percevant, oscillant entre mouvements protensionnels et rétensionnels. Les écarts différentiels caractérisant les modalités d'existence des différents éléments investis dans cette structure déterminent la variabilité de la force modale de l'objet (degré d'expressivité) et conditionnent le degré d'attentivité du sujet percevant.

Ce rapport de co-intentionnalité ainsi déterminé vient spécifier la dynamique interne de la sémiologie perceptive, qui peut être précisée à l'aide du schéma suivant²¹ :

21 Nicolas Couegnas, « Esthésies temporelles chez Proust et Yourcenar », dans Denis Bertrand et Jacques Fontanille (dir.), *Régimes sémiotiques de la temporalité. La flèche brisée du temps*, Paris, PUF, coll. « Formes sémiotiques », 2006, p. 306.



Je conclurai cet article, consacré à la formalisation de la sémiologie perceptive, en précisant qu'elle implique de nouvelles considérations d'abord concernant cette sémiologie elle-même, puisqu'il reste à déterminer plus en détails ce plan du contenu que nous avons simplement suggéré par l'instabilité iconique; mais également l'intersémiotique dans laquelle consiste précisément la perception, entendue comme un centre gravitationnel autour duquel se développent différents nœuds sémiotiques, dont celui des figures du corps. Consciente que cette dernière n'a pas la même visée que notre réflexion (il s'agit là de fonder les figures du corps), mais qu'elle part néanmoins des mêmes structures phénoménales, peut-on déterminer des liens entre ces structures et celles de l'affectivité? De même que, considérant le processus perceptif dans son cheminement le plus complet, où toute perception est amenée à être dite et communiquée, comment peuvent être articulées ces structures phénoménales avec les principes de l'entendement et les procédures de sémantisation? Autrement dit, comment garantir le passage entre le temps de la prise sur l'univers sensible et celui de la reprise, pour reprendre la terminologie de Jean-Claude Coquet dans *Phusis et Logos*²²? Une proposition qui pourrait faire suite à celles d'Umberto Eco concernant le jugement perceptif, notamment.

De même que les catégories constituent « une sorte de maillage généralisé d'un monde qui, sans [elles], resterait à jamais isolé du domaine des significations », les structures perceptives, discursives, interprétatives... peuvent ainsi être

22 Jean-Claude Coquet, *Phusis et Logos. Une phénoménologie du langage*, Saint-Denis, PUV, coll. « La philosophie hors de soi », 2007.

envisagées comme un vaste réseau du sens où s'entremêlent et/ou se convertissent certains de leurs segments componentiels.

Ainsi s'offre à la sémiotique une tâche d'une ampleur telle qu'elle lui laisse encore de belles perspectives de recherches devant elle, à mener dans une approche pluridisciplinaire où les sciences cognitives (notamment la sémantique cognitive) ont, sans conteste, un rôle important à jouer.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|----|
| Préambule | |
| Anne Hénault | 7 |
| Introduction | |
| Jean-François Bordron et Denis Bertrand | 13 |

PREMIÈRE PARTIE

THÉORIE : HISTOIRE DES DOMAINES

| | |
|--|-----|
| La Conscience | |
| John R. Searle | 21 |
| La non-généricité comme méthode de composition à la renaissance | |
| Jean Petitot | 49 |
| L'intelligibilité phénoménologique du signe : la preuve par la N400 | |
| David Piotrowski | 83 |
| Henri-Cartier-Bresson (HCB) : Non-généricité et expressivité plastique | |
| Anne Hénault | 117 |
| Perspective archéosémiotique sur Palmyre | |
| Manar Hammad | 137 |
| La psychosémiotique : un vœu pieux de Greimas | |
| Ivan Darrault-Harris | 153 |

DEUXIÈME PARTIE

LE SENSIBLE : FIGURATIVITÉ ET PERCEPTION

| | |
|--|-----|
| M'hypothèse tensive : point de vue ou théorie ? | |
| Claude Zilberberg | 169 |
| Corps communicant et corps signifiant | |
| Jacques Fontanille | 185 |
| La tasse, le mug, le bol : petite histoire du temps domestiqué | |
| Anne Beyaert-Geslin | 197 |

| | |
|--|-----|
| Sémiotique, perception et multimodalité | |
| Jean-François Bordron | 217 |
| Sens, sensible, symbolique | |
| Pierre Boudon | 231 |
| Perception et signification : pour une problématisation de la sémiotique perspective | |
| Audrey Moutat | 245 |
| « Là partout dans l'atmosphère » : rythme et signification infra-iconique | |
| Verónica Estay Stange | 263 |
| Semi-symbolisme et efficacité symbolique | |
| Denis Bertrand | 273 |

TROISIÈME PARTIE

LE RÉEL : PRATIQUES, OBJETS MÉDIAS

586

| | |
|---|-----|
| La figuration des mécanismes sémantiques | |
| Bernard Pottier | 287 |
| L'œuvre de main : pour une sémiotique haptologique | |
| Herman Parret | 301 |
| L'énonciation comme pratique : contexte et médiations | |
| Marie Colas-Blaise | 321 |
| Le sens de la gestualité | |
| Diana Luz Pessoa de Barros | 335 |
| Sémiotique et thérapeutique dans les troubles du langage : le cas du bégaiement | |
| Anne Croll | 345 |
| Apprentissage de la texture par le récit et du récit par la texture : analyse d'un livre tactile | |
| Odile Le Guern | 367 |
| L'analyse des archives visuelles par l'image. La sémiotique face à la « Media Visualization » de Lev Manovich | |
| Maria Giulia Dondero | 381 |
| Régimes de visibilité, croyance et trompe-l'œil : haute définition (HDTV) et basse définition (LDTV) dans la représentation médiale | |
| Giulia Ceriani | 399 |
| Société de la communication et société digitale : quelques jalons sémiotiques | |
| Érik Bertin | 407 |

QUATRIÈME PARTIE
LE SENS : À LA CROISÉE DES DISCIPLINES

| | |
|---|-----|
| From Linguistics to Semiotics: Hjelmslev's Fortunate Error Per Aage Brandt..... | 431 |
| Hjelmslev et les apories de la « forme » Alessandro Zinna..... | 449 |
| Sémiotique du vécu (l'affect) : phénoménologie ou sémiologie ? Waldir Beividas..... | 467 |
| Éléments pour une théorie de l'image Francesco Marsciani..... | 487 |
| Parcours sémiotiques quasi topologiques Jean-Pierre Desclés..... | 495 |
| Sémiotique et approche actionnelle du langage Denis Vernant..... | 515 |
| Husserl, Peirce et la sémiotique actuelle : les fondements phénoménologiques de la sémiotique créative José María Paz Gago..... | 525 |
| Motifs et imagination sémiolinguistique Yves-Marie Visetti..... | 537 |
| Sémiologie et théorie de l'évolution Raymond Pictet..... | 565 |
| Table des matières..... | 585 |

